I. Georges Canguilhem, *La Connaissance de la vie*

Connaître c'est analyser. On le dit plus volontiers qu'on ne le justifie, car c'est un des traits de toute philosophie préoccupée du problème de la connaissance que l'attention qu'on y donne aux opérations du connaître entraîne la distraction à l'égard du sens du connaître. Au mieux, il arrive qu'on réponde à ce dernier problème par une affirmation de suffisance et de pureté du savoir. Et pourtant savoir pour savoir ce n'est guère plus sensé que manger pour manger, ou tuer pour tuer ou rire pour rire, puisque c'est à la fois l'aveu que le savoir doit avoir un sens et le refus de lui trouver un autre sens que lui-même.

Si la connaissance est analyse ce n'est tout de même pas pour en rester là. Décomposer, réduire, expliquer, identifier, mesurer, mettre en équations, ce doit bien être un bénéfice du côté de l'intelligence puisque, manifestement, c'est une perte pour la jouissance. On jouit non des lois de la nature, mais de la nature, non des nombres, mais des qualités, non des relations mais des êtres. Et pour tout dire, on ne vit pas de savoir. Vulgarité ? Peut-être. Blasphème ? Mais en quoi ? De ce que certains hommes se sont voués à vivre pour savoir faut-il croire que l'homme ne vit vraiment que dans la science et par elle ?

On admet trop facilement l'existence entre la connaissance et la vie d'un conflit fondamental, et tel que leur aversion réciproque ne puisse conduire qu'à la destruction de la vie par la connaissance ou à la dérision de la connaissance par la vie. Il n'est alors de choix qu'entre un intellectualisme cristallin, c'est-à-dire transparent et inerte, et un mysticisme trouble, à la fois actif et brouillon.

Or le conflit n'est pas entre la pensée et la vie dans l'homme, mais entre l'homme et le monde dans la conscience humaine de la vie. La pensée n'est rien d'autre que le décollement de l'homme et du monde qui permet le recul, l'interrogation, le doute (penser c'est peser, etc.) devant l'obstacle surgi. La connaissance consiste concrètement dans la recherche de la sécurité par réduction des obstacles, dans la construction de théories d'assimilation. Elle est donc une méthode générale pour la résolution directe ou indirecte des tensions entre l'homme et le milieu. Mais définir ainsi la connaissance c'est trouver son sens dans sa fin qui est de permettre à l'homme un nouvel équilibre avec le monde, une nouvelle forme et une nouvelle organisation de sa vie. Il n'est pas vrai que la connaissance détruit la

vie, mais elle défait l'expérience de la vie, afin d'en abstraire, par l'analyse des échecs, des raisons de prudence (sapience, science, etc.) et des lois de succès éventuels, en vue d'aider l'homme à refaire ce que la vie a fait sans lui, en lui ou hors de lui. On doit dire par conséquent que si pensée et connaissance s'inscrivent, du fait de l'homme, dans la vie pour la régler, cette même vie ne peut pas être la force mécanique, aveugle et stupide, qu'on se plaît à imaginer quand on l'oppose à la pensée. Et d'ailleurs, si elle est mécanique elle ne peut être ni aveugle, ni stupide. Seul peut être aveugle un être qui cherche la lumière, seul peut être stupide un être qui prétend signifier.

Quelle lumière sommes-nous donc assurés de contempler pour déclarer aveugles tous autres yeux que ceux de l'homme ? Quelle signification sommes-nous donc certains d'avoir donné à la vie en nous pour déclarer stupides tous autres comportements que nos gestes ? Sans doute l'animal ne sait-il pas résoudre tous les problèmes que nous lui posons, mais c'est parce que ce sont les nôtres et non les siens. L'homme ferait-il mieux que l'oiseau son nid, mieux que l'araignée sa toile ? Et à bien regarder, la pensée humaine manifeste-t-elle dans ses inventions une telle indépendance à l'égard des sommations du besoin et des pressions du milieu qu'elle légitime, visant les vivants infra-humains, une ironie tempérée de pitié ? N'est-ce pas un spécialiste des problèmes de technologie qui écrit : « On n'a jamais rencontré un outil créé de toutes pièces pour un usage à trouver sur des matières à découvrir ¹ » ? Et nous demandons qu'on veuille réfléchir sur ceci : la religion et l'art ne sont pas des ruptures d'avec la simple vie moins expressément humaines que ne l'est la science ; or quel esprit sincèrement religieux, quel artiste authentiquement créateur, poursuivant la transfiguration de la vie, a-t-il jamais pris prétexte de son effort pour déprécier la vie ? Ce que l'homme recherche parce qu'il l'a perdu – ou plus exactement parce qu'il pressent que d'autres êtres que lui le possèdent –, un accord sans problème entre des exigences et des réalités, une expérience dont la jouissance continue qu'on en retirerait garantirait la solidité définitive de son unité, la religion et l'art le lui indiquent, mais la connaissance, tant qu'elle n'accepte pas de se reconnaître partie et non juge, instrument et non commandement, l'en écarte. Et de là suit que tantôt l'homme s'émerveille du vivant et tantôt, se scandalisant d'être un vivant, forge à son propre usage l'idée d'un règne séparé.

¹ A. Leroi-Gourhan : *Milieu et Techniques*, p. 393.

II. Marlen Haushofer, *Le Mur invisible*

Aujourd'hui cinq novembre je commence mon récit. Je noterai tout, aussi exactement que possible. Pourtant je ne sais même pas si aujourd'hui est bien le cinq novembre. Au cours de l'hiver dernier quelques jours m'ont échappé. Je ne pourrais pas dire non plus quel jour de la semaine c'est. Mais je pense que cela n'a pas beaucoup d'importance. Je n'ai à ma disposition que quelques rares indications, car il ne m'était jamais venu à l'esprit d'écrire ce récit et il est à craindre que dans mon souvenir bien des choses ne se présentent autrement que je les ai vécues.

Ce défaut est sans doute inséparable de tout récit. Je n'écris pas pour le seul plaisir d'écrire. M'obliger à écrire me semble le seul moyen de ne pas perdre la raison. Je n'ai personne ici qui puisse réfléchir à ma place ou prendre soin de moi. Je suis seule et je dois essayer de survivre aux longs et sombres mois d'hiver. Il est peu probable que ces lignes soient un jour découvertes. Pour l'instant je ne sais pas si je le souhaite. Je le saurai peut-être quand j'aurai fini d'écrire ce récit.

J'ai entrepris cette tâche pour m'empêcher de fixer yeux grands ouverts le crépuscule et d'avoir peur. Car j'ai peur. La peur de tous côtés monte vers moi et il ne faut pas attendre qu'elle m'atteigne et me terrasse. J'écrirai jusqu'à ce que la nuit tombe et jusqu'à ce que ce travail dont je n'ai pas l'habitude me rende somnolente, la tête vide. Ce n'est pas le matin que je crains, mais les longs après-midi ténébreux.

Je ne sais pas au juste quelle heure il est. Sans doute autour de trois heures. J'ai perdu ma montre, mais de toute façon elle ne m'était pas d'un grand secours. Une minuscule montre-bracelet en or, le genre de bagatelle précieuse à qui il ne faut pas demander de donner l'heure exacte. Je possède un stylo à bille et trois crayons. Le stylo à bille est presque vide et je n'aime pas écrire au crayon. Les mots ne se détachent pas assez bien du papier. Les fines hachures grises disparaissent dans la couleur jaunâtre du fond. Mais je n'ai vraiment pas le choix. J'écris au dos de vieux calendriers ou sur du papier à lettres commercial jauni. Le papier à lettres vient de Hugo Rüttlinger, un grand collectionneur d'objets et un non moins grand hypocondriaque.

Il est juste que ce récit commence par Hugo, car si sa manie de collectionner et son hypocondrie n'avaient pas existé, je ne serais pas aujourd'hui assise ici ; il est probable que je ne serais même plus en vie. Hugo était le mari de ma cousine Louise et

c'était un homme assez fortuné. Sa richesse lui venait d'une usine de chaudières. C'étaient des chaudières tout à fait spéciales qu'il était seul à fabriquer. Malheureusement, bien que je me sois fait expliquer maintes fois en quoi consistait la particularité de ces chaudières, il m'est impossible de m'en souvenir. En tout cas Hugo était assez riche pour être tenu de s'offrir quelque chose d'exceptionnel. Il s'était donc offert une chasse. Il aurait aussi bien pu s'acheter des chevaux de course ou un yacht. Mais Hugo avait peur des chevaux et se sentait mal dès qu'il mettait le pied sur un bateau.

Même cette chasse il ne la conservait que pour son standing, car il était un piètre chasseur et n'aimait pas tirer sur des chevreuils sans défense. Il s'en servait pour inviter les hommes d'affaires avec qui il était en relation et c'est eux, aidés en cela par Louise et le garde-chasse, qui se chargeaient d'abattre le nombre de bêtes prescrit ; lui pendant ce temps, allongé dans une chaise longue devant son chalet, somnolait au soleil, les mains croisées sur le ventre. Il était en permanence dans un tel état de fatigue et de surmenage qu'il s'endormait sitôt assis : un homme très grand et très gros, habité d'obscur frayeurs et épuisé de fatigue.

Je l'aimais bien et je partageais son amour de la forêt et son goût pour les journées tranquilles passées au chalet. Je restais près de lui sans le déranger pendant qu'il dormait dans son fauteuil. Je faisais de courtes promenades et j'étais heureuse de jouir un peu du calme, après l'agitation de la ville.

Louise chassait avec passion. C'était une rousse à la santé robuste qui flirtait avec tous les hommes qui croisaient son chemin. Comme elle détestait tenir une maison, elle était ravie que je m'occupe de Hugo, que je lui prépare son chocolat ou lui mélange ses innombrables mixtures. Il était si maladivement préoccupé de sa santé que je n'arrivais pas à comprendre qu'il fasse de sa vie une course perpétuelle, avec comme seul plaisir quelques petits sommes au soleil. Il était très douillet et, en dehors de son incontestable sens des affaires, peureux comme un petit enfant. Il avait un grand besoin d'ordre et par crainte de manquer ne voyageait jamais sans deux brosses à dents. Il possédait plusieurs exemplaires de chaque objet d'usage courant et il en tirait visiblement un certain sentiment de sécurité. Il était aussi très cultivé, plein de tact, et très mauvais joueur de cartes.